

La Solution des Énigmes de Waterloo.

jour, et si l'armée française ne l'a pas fait, c'est à Napoléon qu'il faut s'en prendre et non pas à ses lieutenants.

En résumé nous trouvons que les reproches que Pollio adresse à Grouchy, d'accord avec la plupart des historiens, ne sont pas mérités, que les erreurs commises du côté des Français dans la journée du 17 juin sont bien la cause première du désastre de Waterloo, mais que ces erreurs sont imputables à Napoléon lui-même bien plus qu'à ses lieutenants.

Colonel A. GROUARD.

A PROPOS DE
« LA SOLUTION DES ÉNIGMES DE WATERLOO »
(DEUXIÈME RÉPONSE AU COLONEL GROUARD)¹

Le colonel Grouard consacre dans la *Revue* de septembre-octobre une note additionnelle à ma première réponse, et termine cette note par la phrase suivante : « Que m'importe après tout cela l'appréciation malveillante d'un écrivain, comme M. Lenient, dépourvu de toute autorité militaire, et à qui sûrement la trouvaille, qui consiste à déclarer que la note au crayon du 16 juin 1815 est un faux, et qui est la seule nouveauté de son livre, ne suffira pas à en donner. »

Cette phrase m'impose le devoir de répondre, et me donne, de la manière la plus évidente, le droit de réponse légale. J'en use.

De plus, la Direction de la *Revue*, venant à l'aide de M. Grouard, insère au bas de la même page (p. 206) la note suivante : « Le dernier grand ouvrage paru sur Waterloo, dont nous rendrons compte bientôt, est celui du Captain A. F. Becke... London, Kogan, 1914. » Comme mon livre, *La Solution des Énigmes de*

1. Nous avons été requis par M. E. Lenient, au nom de la loi, d'insérer cette « 2^e réponse ». Nous ne pouvions nous y refuser, et nous n'en avons pas eu la pensée. — E. D.

E. Lenient.

Waterloo, bien que remis à MM. Plon-Nourrit le 3 juin 1914, n'a pu paraître, en raison des circonstances, qu'à la date de 1915, je constate sans manifester l'ombre de surprise ou de colère, que la Direction de la *Revue* et M. Grouard rivalisent de politesse et de courtoisie à mon égard. Probablement, le « Captain » A. F. Becke représente à leurs yeux une très haute « autorité militaire », tandis que pour moi, comme je ne suis qu'officier français et retraité pour blessure de guerre!... Mais passons. Notons simplement que mon droit de réponse devient irréfutable.

En raison de ce droit, courons aux seules preuves intéressantes, aux faits positifs et pratiques.

Procédons par ordre. D'abord, la question de clarté et de documents. Le général Bonnal, qui fut, dans sa direction de l'École de Guerre, le véritable initiateur des méthodes de guerre napoléoniennes, non pas des théorèmes de géométrie creuse et vide et des discours littéraires chers à Jomini et à M. Grouard, mais des méthodes positives et pratiques, le général Bonnal, qui fut le professeur de nombreux généraux en chef actuels, a écrit à propos de mon livre, *La Solution des Énigmes de Waterloo*, que tout homme de bon sens pouvait le comprendre. Il a pris parti pour moi, rédigé le plus complet éloge de mon œuvre. Et pourtant, je ne l'avais cité qu'au point de vue des matériaux et des documents. Quand il s'est agi de synthèse, je n'ai pas hésité à le combattre. Fait curieux et qui force à réfléchir ceux qui se donnent la peine de creuser un problème : le général Bonnal avoua que mes arguments étaient décisifs, et que j'avais raison contre lui.

Résumons : d'une part il est établi par la lecture de mon livre, livre parfaitement clair pour tout homme de bon sens, que j'ai produit par textes précis et discussions, que personne n'avait trouvées avant moi, des solutions neuves concernant les énigmes capitales de Waterloo, non pas sur le seul fait de la note au crayon du 16 juin, mais sur dix problèmes essentiels, dont dépendent de multiples solutions secondaires. J'ai défié le colonel Grouard de produire un seul texte d'aucun auteur, militaire ou civil, français ou étranger, laissant prévoir les arguments neufs, clairs et précis que j'ai accumulés.

La Solution des Énigmes de Waterloo.

D'autre part, le colonel Grouard s'est révélé, dans la seconde analyse de mon œuvre (*Revue* de septembre-octobre) tout comme dans la première (mars-avril), incapable de citer un seul auteur ayant résolu les dix problèmes capitaux de la même manière que moi, incapable de citer une seule erreur dans mes textes, incapable de réfuter un seul de mes arguments.

Aux hommes de bon sens, aux esprits impartiaux de décider ! Je dirai plus, et je m'adresse aux plus fervents admirateurs de la véritable gloire de Napoléon, aux esprits indépendants et réfléchis : qui a le mieux discerné la profondeur et l'art suprême de son génie militaire ? Que ces fervents relisent ce que j'ai écrit sur Iéna, et ils décideront entre les écrivains de la légende et moi ! Les passionnés de légendes se montrent tellement incapables de comprendre la haute stratégie qu'ils reprochent à Napoléon d'avoir lancé Davout à 28 kilomètres de distance ! Les malheureux ne comprennent rien au prodigieux mouvement enveloppant d'Iéna !

Indiquons brièvement les solutions neuves que j'ai produites : 1° Origines de la campagne, administration, recrutement, analyse psychologique des chefs et des armées ; 2° Débouché par Charleroi, calcul des heures et marches à travers l'étroit défilé qui fit tout manquer ; 3° Rupture stratégique et création de zone de manœuvre, discussion du principe posé par Napoléon lui-même ; 4° Attaque par Mons, détermination des distances et immobilisation des Anglais ; 5° Aucun rapport entre 1796 et 1815, destruction de la fausse légende centenaire ; 6° La manœuvre des Quatre-Bras, abandon des discussions de montres et de pendules et élargissement du problème ; 7° La journée du 16, la note au crayon, démonstration de la pensée de Napoléon travestie et faussée par la légende ; 8° La journée du 17, discussion des mouvements de Grouchy et de la critique de Clausewitz présentée sous son véritable jour ; 9° La bataille, discussion des manœuvres de Ney, anéantissement de la théorie des boucs émissaires ; 10° La leçon du Passé, danger des offensives inconsidérées, des attaques frontales sans préparation par l'artillerie, nécessité impérieuse de l'artillerie lourde et de nouveaux procédés tactiques.

Quand M. Grouard se permet de répéter que je n'ai produit

E. Lenient.

comme « trouvaille » originale que l'imputation de faux prouvée contre la note au crayon, il s'enferme lui-même dans un dilemme implacable : ou il n'a pas lu mon livre et ma première réponse dont il prétend rendre compte, ou il altère sciemment et volontairement la vérité.

J'ai horreur des questions personnelles, mais malgré ma répugnance, il me faut traiter, si brièvement que ce soit, cette question, et l'éclaircir à fond.

Qu'est-ce que peut bien signifier : « dépourvu de toute autorité militaire »? Est-ce une aimable allusion à ma carrière brisée si vite? Oui, c'est vrai, deux ans après ma sortie de Saint-Cyr, une rude blessure de guerre — quatre ans d'hôpital et de lit, quatorze opérations, deux embolies au poumon et au cœur — me força à quitter l'armée, de la manière la plus honorable qui existe. Évidemment, deux ans après Saint-Cyr, je ne pouvais pas être maréchal de France! Est-ce pour ce motif que je suis dépourvu de toute « autorité militaire »? Beaucoup de mes camarades, plus heureux ou moins exposés que moi, parvinrent après trente ans de paisibles garnisons, ou de pacifiques séjours dans les bureaux, à des titres bien supérieurs à celui de M. Grouard. A qui doit aller l'« autorité militaire »? Cruelle énigme! Ne pouvant la résoudre, qu'il me soit permis au moins de saluer le tact exquis du susdit M. Grouard! Quel cœur généreux! quelle vaste compréhension des choses humaines!

Le principe d'autorité! Voilà l'unique argument que M. Grouard ait trouvé contre mes dix solutions neuves et probantes d'un problème de guerre! Impossible de déterrer dans un musée de vieilleries une arme plus désuète et plus fragile.

La montre de M. Grouard retarde de cinquante ans. Ah! si *La Solution des Énigmes de Waterloo* eût paru à la fin du second Empire, à l'époque où trônait sans débat et sans contradicteurs la légende alambiquée, contradictoire et falote du bon M. Thiers — le premier admirateur et le premier disciple du « prophète » Jomini — alors évidemment j'aurais couru grand risque de l'excommunication majeure. Au nom du principe d'« autorité », mon livre eût été honni, comme livre hérétique et damnable, sans

La Solution des Énigmes de Waterloo.

débat, sans réponse et sans appel. C'était le bon temps pour les écrivains suivant le cœur généreux de M. Grouard. En guise d'instruction stratégique, on lisait à nos généraux, dans les soirées du camp de Châlons, après une manœuvre de parade en terrain plat, les récits de bataille de cet excellent M. Thiers. Quel régal! quelle nourriture! C'est avec ce bagage plutôt léger que nos armées partirent pour la campagne de 1870. Les résultats lamentables en sont trop connus pour que j'aie besoin d'insister.

La critique a fait du chemin depuis cette époque bénie de M. Grouard. Le public d'aujourd'hui se méfie de la littérature, même de celle de M. Grouard. Les théorèmes mathématiques et les abstractions le laissent froid. Ce qu'il veut — et il a raison — ce sont des textes et des faits. Les affirmations sans preuves sont considérées comme inexistantes. Quand M. Grouard crie à tue-tête qu'il a noté l' « idée préconçue » de Napoléon, ses cris ne nous émeuvent pas et ne nous persuadent pas davantage, parce que jamais il n'a su en fournir la preuve positive. Les preuves documentaires et psychologiques des nombreuses idées préconçues de l'Empereur, j'ai le droit de dire que c'est moi qui les ai produites en pleine lumière. Seulement, ces preuves détaillées, qu'il était indispensable d'exposer, et qui constituent les seules réalités de la critique, M. Grouard les appelle des « divagations ».

D'ailleurs nous possédons l'aveu précieux, l'aveu irréfutable de la vraie pensée de M. Grouard, de sa pensée de derrière la tête. Il y revient comme malgré lui, attiré par le vertige de l'erreur, dans sa lettre à Houssaye (p. 204 de sa note traditionnelle), il explique que les désastres de la fin proviennent de la maladie de l'Empereur... « ses facultés physiques et intellectuelles se sont trouvées affaiblies par l'abus même qu'il en avait fait et... c'est avant tout dans cet affaiblissement qu'il faut chercher la cause principale du désastre de sa dernière armée ». — Voilà ce que M. Grouard écrit textuellement.

Quel aveu écrasant! Armé de cet aveu je suis maintenant certain d'anéantir la théorie stratégique de M. Grouard! Il n'a jamais étudié, jamais compris un mot des preuves accumulées par le général Bonnal sur la méthode de commandement secrète et

E. Lenient.

machiavélique de Napoléon. Jamais il n'a lu ni compris une ligne de mes démonstrations par textes et documents concernant Marengo, Ulm, Dürrestein et Kreuzburg. Or c'est la même faute qui se répète à chaque fois. En ce qui concerne Marengo, pour tout homme de bon sens qui se donne la peine de creuser l'idée préconçue de Bonaparte au sujet de Mélas et la faute énorme consistant dans l'éloignement de Desaix, Napoléon commet exactement le même genre d'erreur — aussi absurde et aussi terrible — que l'erreur de Waterloo, si l'on médite ses pensées vis-à-vis de Wellington, de Blücher et de Grouchy. Seulement, à Marengo, Desaix, général de la Révolution, d'énergie superbe et intacte, non déprimé par dix ans d'Empire, sauve l'armée par sa vigoureuse et géniale initiative. A Waterloo, Grouchy devenu, par la méthode de commandement de Napoléon, un simple instrument passif, n'est pas de taille à réagir contre un ordre faux et désastreux.

Mais l'erreur est la même. Cette « trouvaille », suivant le style de M. Grouard, c'est moi qui le premier l'ai faite et démontrée. Elle restera dans l'étude des manœuvres stratégiques, comme un trait de lumière qui dissipe les ténèbres entassées par cent ans de légendes truquées, et éclaire les guerres napoléoniennes. Le général Bonnal (et c'est là la seule raison pour laquelle je l'ai cité) a ramassé les matériaux qui devaient servir à construire l'édifice. Mais il n'a pas réalisé la synthèse. Il me l'a avoué, en reconnaissant la justesse de ma lutte même contre lui. N'en déplaise à M. Grouard, quels que soient ses cris, ses plaintes et ses fureurs, j'ai su le premier grouper en faisceau les manœuvres analogues inspirées par une persistante erreur d'optique de Napoléon. Le premier, j'ai créé la synthèse solide et vivante, pour la vérité et la justice.

Quelle puérité que de citer la maladie pour expliquer Waterloo ! L'explication de maladie vaut celle de trahison. Est-ce que Napoléon était malade à Marengo ? Est-ce qu'il y a été trahi ? Et pourtant, sans l'initiative personnelle et non sollicitée de Desaix, son armée était détruite pour le même motif qu'à Waterloo.

Savez-vous quel procédé M. Grouard emploie pour se défendre

La Solution des Énigmes de Waterloo.

contre moi? De même qu'un enfant se réfugie derrière son grand frère, il invoque à sa rescousse Chanzy, Berthaut, Miribel, le duc d'Aumale! Il les appelle « les militaires les plus qualifiés de l'armée française ». Quel style, grands Dieux! Ces « militaires qualifiés » lui ont, paraît-il, décerné d'innombrables témoignages de satisfaction, prix et accessits de mérite, discernement et autres qualités éminentes! Ses « tiroirs sont remplis »!

Quel argument lamentable! Comment M. Grouard ne comprend-il pas que cet argument se retourne contre lui? D'abord, si ses tiroirs sont remplis, pense-t-il que les miens soient vides? Mais je rougirais d'employer pareil moyen. Je lui dirai simplement : Ces « militaires qualifiés » ont-ils décidé entre son système théorique et mes preuves et textes positifs? Non, puisque *La Solution des Énigmes de Waterloo* n'a pas été écrite de leur temps. Alors? Mais laissons ces enfantillages à nos adversaires.

Il faut que M. Grouard en prenne son parti. Les faux dieux s'en vont, et s'en vont bon train. Pontifes et « prophètes » les suivront dans leur éternel exil et dans la nuit du passé, Jomini en tête, ses admirateurs en serre-file. Les peuples ont soif de vérité et de justice, ils maudissent le mystère des cénacles et l'arrogance des bénéficiaires de légendes. Nous verrons à qui restera l'autorité, à ceux qui se cramponnent aux rêves creux du passé, comme M. Grouard, ou bien au contraire aux esprits positifs qui ne veulent servir que la vérité du bon sens. Je n'en reconnais pas d'autre.

E. LENIENT¹.

1. Nous avons communiqué cette « 2^e réponse » à M. le colonel Grouard qui déclare une fois de plus, comme dans sa précédente note (ci-dessus, p. 203) n'avoir rien à ajouter à ce qu'il a déjà dit de *La Solution des Énigmes de Waterloo*. Il s'en rapporte comme alors au jugement des lecteurs. — E. D.